Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 19 (1945)

Heft: 3

Rubrik: Chronique de la société

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

ÉTAT NOMINATIF

Adhésions:

1. Association des étudiants et anciens étudiants de la Faculté des lettres de l'Université de Genève.
2. M. Gérard Chauvet, stud. litt., av. du 1er Mai, 20, Renens.
3. Mlle Suzanne Gilliard, institutrice, ch. de Boston, 18, Lausanne.
4. M. Pierre-André Jaccard, lic. litt. av. des Alpes, 4, Lausanne.
5. M. Edouard Logoz, stud. litt., avenue des Alpes, 4, Lausanne.
6. M. Jean Viollier, artiste-peintre, av. de Lavaux, 38, Pully.

Démissions:

Mlles W. Boreel et S. Bossi, M. P. Martin.

Décès :

M. le Dr P. Chapuis.

COMMUNICATIONS DU COMITÉ

Le Comité adresse aux membres de la société un pressant appel en faveur du *Bulletin*. Que tous ceux qui le peuvent ajoutent à leur cotisation annuelle une obole destinée à soutenir notre revue. De nombreux dons, même très modestes, seraient particulièrement encourageants et quelques dons substantiels les bienvenus.

* * *

Le Comité ne peut actuellement distraire de sa destination ce qui reste du *Fonds des patois*. Ce solde sera peut-être nécessaire dans un avenir rapproché pour aider à la publication des textes enregistrés. Diverses circonstances ont retardé cette publication qui doit couronner le travail fait il y a quelques années par notre commission des patois vaudois.

* * *

L'idée a été émise à notre dernière assemblée générale d'ajouter à la liste annuelle des publications du corps professoral de la Faculté des lettres une liste des publications de tous nos membres. Cette idée soulève diverses objections. Une telle liste n'aurait guère de sens, car elle ne refléterait pas l'activité

de la société, la plupart des livres et articles publiés par nos membres ne devant rien aux Etudes de Lettres. Elle serait extrêmement disparate et sans utilité pour personne. Son établissement, du reste, se heurterait à de grosses difficultés. Il serait sans doute impossible de s'assurer qu'elle fût complète, très difficile de lui imposer l'uniformité indispensable à une bibliographie digne de ce nom. Son impression, enfin, coûterait cher.

Aussi le Comité a-t-il décidé que la rédaction s'en tiendrait à sa pratique actuelle. Il invite tous ceux qui désirent que leurs publications soient signalées dans le *Bulletin* à lui en envoyer un exemplaire, si possible deux, pour compte rendu.

* * *

Capital inaliénable. — Ce capital, tel qu'il est défini par l'article 29 de nos statuts, se montait à fr. 3000.— à la fin de l'exercice 1944/45. Conformément à la décision prise lors de l'assemblée générale de 1945, nous plaçons dans un dossier spécial :

fr. 2000.— 3 ½ % Emprunt fédéral 1945
et fr. 1000.— 3 ½ % Crédit Foncier Vaudois

D'autre part, les dons spéciaux, les finances d'entrée, les cotisations des membres bienfaiteurs et celles des membres à vie seront dorénavant versés sur un livret de dépôts à la Banque Cantonale Vaudoise. Ce livret (intérêts compris) et les titres du dossier ci-dessus constitueront le capital inaliénable des Etudes de Lettres.

Ce capital a déjà été augmenté de fr. 250.—, don d'un généreux anonyme à qui nous adressons nos vifs remerciements.

COMPTES RENDUS DE CONFÉRENCES

Conférence de M. Jacques Mercanton, le 2 mai 1945 : *Poésie et critique. L'œuvre de T. S. Eliot.*

Nous regrettons de ne pouvoir donner un compte rendu de la très remarquable conférence de M. Mercanton. Il avait été entendu que nous la publierions dans ce numéro. Nous avons dû y renoncer. Mais elle paraîtra dans un volume d'essais critiques qui est en préparation. Et nos membres préféreront la relire dans son intégralité plutôt que d'en trouver ici un très imparfait résumé.

* * *

Conférence de MM. Louis Blondel, archéologue cantonal de l'Etat de Genève, et Paul Collart, chargé de cours à l'Université de Lausanne, le 16 mai 1945 : *La découverte du retranchement de César sur le Rhône (58 avant J.-C.).*

Pour se rendre en Gaule, où ils avaient décidé d'aller s'établir, les Helvètes avaient le choix entre deux routes : l'une malcommode, où leurs chars pourraient à peine passer l'un après l'autre, ce qui les empêcherait de forcer le passage

au cas où on voudrait le leur interdire, et l'autre facile. La première suivait le défilé qu'on appelle aujourd'hui l'Ecluse, la seconde les menait, au-delà du Rhône, au travers de la Province romaine. Ils sollicitèrent l'autorisation de prendre celle-ci. César feignit d'écouter leur demande d'une oreille favorable et leur promit une réponse prochaine. Mais, résolu à ne pas les laisser entrer sur le territoire où il était maître, il fit hâtivement construire un mur, creuser une tranchée, installer des redoutes de place en place. Ce système fortifié s'étendait, disent les *Commentaires*, du lac Léman au Jura sur une longueur de dix-neuf mille pas. Où se trouvait-il ? Pendant longtemps on l'avait cherché sur territoire helvète, du côté de Nyon, lorsqu'un savant genevois du XVIII^e^ siècle, Buttini, démontra à la satisfaction quasi générale qu'il avait sans doute été installé sur la rive gauche du Rhône, entre le lac et le Vuache, que César n'aurait pas distingué du Jura. Il s'agissait de pouvoir s'opposer aux tentatives que feraient les Helvètes de franchir le fleuve, guéable à plusieurs endroits.

La thèse de Buttini est restée toute théorique jusqu'au jour récent où M. Blondel eut l'idée d'entreprendre des fouilles systématiques en divers lieux où, si Buttini avait raison, la ligne fortifiée devait passer. Dans la région d'Aire-la-Ville et de Cartigny, il avisa entre autres un point où une haute falaise à pente assez douce domine un ancien gué. S'il fallait empêcher les Helvètes de traverser le Rhône, ce point devait être fortifié. Or il y avait là des accidents de terrain qui semblaient artificiels. En faisant creuser une tranchée profonde, M. Blondel eut l'immense satisfaction de retrouver la *fossa*, la base du *murus* dont parle César, puis, continuant ses explorations à quelque distance, toute l'infrastructure d'un *castellum*. Par son travail sur le terrain, l'archéologue démontrait l'exactitude des déductions de l'historien, et du coup, rendait infiniment plus clair le récit qu'on lit au chapitre VIII du Livre I des *Commentaires*.

Après un excellent exposé par M. Collart des circonstances qui avaient poussé les Helvètes à quitter leur patrie, M. Blondel raconta avec entrain et simplicité les fouilles qu'il avait entreprises et dit les résultats qu'il avait obtenus. Son exposé était illustré de cartes, dessins et photographies qui, projetés sur l'écran, permirent aux moins initiés de suivre avec facilité ses explications techniques et de partager après coup les émotions par lesquelles il avait passé. Car c'est avec une passion authentique que M. Blondel se livre à ses recherches.

25^me^ ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ÉTUDES DE LETTRES
A GRANDVAUX

2 juin 1945 : un ciel couleur de fête, la place de Grandvaux — qui, la veille encore, avec ses grandes tablées d'internés, semblait d'un village italien — pleine d'animation. Il fallut toute la vertu persuasive de notre président, M. Manganel, pour que les groupes se défissent et qu'on pénétrât dans la grande et sombre salle

de l'Hôtel du Monde. Du haut des parois, sinon 25 du moins 15 ans d'une part de l'activité de notre société : l'organisation de conférences, 15 ans d'affiches jaunes, rouges, bleues ou violacées, de grands noms et d'autres oubliés, de succès et de mécomptes, contemplèrent cette assemblée nombreuse et son comité fort incomplet.

Chacun prêta une oreille attentive au rapport détaillé de M. Manganel, publié ci-dessous, à celui, fort bref, du caissier, M. Bocherens, enfin à celui des vérificateurs de comptes représentés par M. Paillard. Et l'on s'empressa de les adopter à l'unanimité. M. Giddey, qui depuis quelques semestres représentait les étudiants au sein de notre comité, a donné sa démission, ses études terminées. Le président le remercie pour toutes les tâches ingrates qu'il a remplies avec un entier dévouement et propose à l'assemblée, pour le remplacer, M. Edouard Logoz qui est élu, tandis que le reste du comité est réélu. Mlle Robichon devient vérificatrice des comptes en compagnie de Mlle Mottier ; Mlle Hurlimann sera suppléante. La cotisation demeure fixée à fr. 5.—, mais le Comité rappelle à ses membres combien le *Bulletin* grève notre budget et que les moindres dons seront les bienvenus.

A l'article « Budget », M. Recordon demande si la rubrique « Patois » a encore sa raison d'être et si la modeste somme qui lui est attribuée ne pourrait pas être versée au *Bulletin*. A propos de « capital inaliénable », M. Diserens fait remarquer qu'il devrait être mis à part dans l'établissement du bilan ; ce qui sera fait. M. Hédinger voudrait qu'on fît paraître dans le *Bulletin*, une fois par année, non seulement la liste des ouvrages et articles importants des professeurs de la Faculté des lettres, mais aussi celle des publications des membres des Etudes de Lettres. Le Comité a examiné ces questions et propositions. Ses réponses, ses décisions se trouvent plus haut dans la présente chronique.

Puis l'assemblée passe en revue les différents colloques : celui d'allemand, dont M. Duvoisin est prêt à céder la place de secrétaire à un autre ; celui de latin, qui sommeille actuellement et pour lequel M. Recordon souhaite un animateur et le concours d'amateurs. Pour le moment, c'est le colloque de grec qui est en pleine floraison. Le comité est prêt à appuyer les latinistes. Avant de clore ce chapitre, M. Recordon, riche d'une longue expérience, rappelle que des colloques vivants dépendent de deux choses : limiter le sujet étudié, et que l'introducteur soit non seulement bref, mais qu'il sache, par sa manière de présenter les faits, provoquer la discussion.

Sur quoi, heureux de se retrouver dans l'admirable jardin de la propriété Buttin-de Loës, qui étage fort au-dessus du lac ses terrasses de roses et d'ombrages, l'on s'en va parcourir la vieille demeure aux belles collections, ses chambres fraîches, ses vastes salles où tout est harmonie et bon goût. Le déjeuner, à l'Hôtel du Monde, s'acheva en souhaits et en souvenirs : un 25e anniversaire se devait bien de sacrifier quelque peu à l'éloquence ! M. André Bonnard apporta les vœux de la Faculté des lettres, le syndic de Grandvaux

ceux de la commune qui nous recevait avec un vin d'honneur, et MM.Léopold Gautier, de Genève, et Georges Bonnard rappelèrent ce que furent les débuts de notre société.

Enfin, vers 15 heures, chacun vint planter sa chaise sur la placette de l'église, et, dans la pénombre des marronniers, nous assistâmes à la représentation pleine d'allant et haute en couleurs de la *Coupe enchantée* de La Fontaine, que donnèrent, avec les moyens les plus simples mais les plus heureux, les jeunes actrices et acteurs de la « Compagnie des quatre vents », dirigés par M. Jacques Adout. Les membres des Etudes de Lettres, heureusement, avaient déjà bu à la prospérité de leur société dans les verres les moins magiques qui se puissent. Aussi personne ne songea-t-il à se saisir de la fameuse coupe destructrice d'illusions, pour faire ses libations aux années à venir et — chacun le souhaitait au moment de se séparer — à une longue et fructueuse activité.

ST.

Rapport du Président

Au cours de cette dernière année, l'effectif de notre société n'a guère varié. Toutefois, il convient de signaler une légère diminution de nos membres — 6 exactement sur 419.

Il n'y a pas là de quoi s'alarmer, mais nous saisirons cependant ce prétexte pour vous rappeler que toute démarche que vous pourriez faire en vue de nous amener de nouveaux adhérents ne peut être que fort utile. Nous savons que ces gestes de propagandistes ne sont pas faciles à une époque où les sollicitations de toute nature littéralement pleuvent sur l'individu. Aussi, nous proposons-nous de vous aider en vous rappelant, en cours de route, les avantages que nous pouvons offrir. Vous y puiserez, à n'en pas douter, des arguments convaincants. Car, sans cette venue de nouveaux, toute société vite se cristallise, s'ankylose, descend. Les Etudes de Lettres qui sont parvenues, pendant ces six années de guerre, à maintenir presque intacte leur activité, qui l'ont même accrue, veulent rayonner toujours davantage. Pour cela votre concours à tous est indispensable.

Si les réalisations accomplies depuis un an sont inégalement concluantes, toutes contiennent un enseignement qu'il faut examiner avec soin avant d'aller plus loin.

Nos efforts, vous le savez, portent d'abord dans trois directions, depuis longtemps définies : le *Bulletin*, les colloques, les conférences. Puis il y a une activité moins nettement délimitée, mais tout aussi intéressante, qui nous permet de soutenir certaines tentatives, de faire des essais, d'intervenir où il nous semble que nous pourrions avoir un rôle utile à jouer.

Le *Bulletin*, malgré les difficultés dont nous vous avons souvent entretenus, a paru quatre fois comme de coutume. C'est là véritablement une manière de tour de force, étant donné le coût, dans notre pays, de tout ce qui est imprimé.

L'aide financière de la Faculté de lettres n'est pas étrangère à cette réussite, et nous tenons à l'en remercier vivement. Nous remercions également nos sociétaires, bien que leur générosité ait été cette fois un peu moins grande : nous avons reçu fr. 165.20 en 1944-45 contre fr. 249.30 en 1943-44. Pas loin de fr. 100.— dans un budget serré, ça compte ! Et pourtant, le *Bulletin* vous plaît, vous y tenez. Il vous est arrivé de nous le dire. Vous sentez qu'il assure dans les fluctuations de ce qu'on appelle aujourd'hui l'événement une sorte de permanence ; il crée une, ou des constantes, dans l'organisme que nous sommes. C'est le lien d'un fait à un autre, d'un temps à un autre. C'est le témoignage d'une activité intellectuelle que, seul de son espèce, il recueille en terre romande.

Ces tâches, les remplit-il aussi bien qu'il pourrait le faire ? Certainement dans tout ce qu'il nous apporte concernant l'Université et la vie de notre société ; moins heureusement, nous semble-t-il, en tant que reflet de l'activité intellectuelle de nos membres, par exemple. Les travaux d'universitaires — et nous en sommes enchantés — y figurent régulièrement, ceux des maîtres secondaires ou de toute autre personne y paraissent trop rarement, ou sont dûs presque toujours aux mêmes plumes, ce qui à la longue n'est pas sans péril. Le *Bulletin*, un stimulant à des recherches qui développent, qui élèvent, n'est-ce pas là une perspective susceptible de vous tenter ?

Pour être tout à fait exact, disons que cet appel n'est pas le premier de son espèce. Peut-être, cette fois, sera-t-il mieux entendu.

Les *colloques*, eux, sont parvenus à entretenir avec succès une émulation qui, en favorisant la recherche, éloigne de la routine, de l'enlisement. Désormais, on sent que les échanges y sont naturels, bien qu'ils s'établissent parfois entre des gens de culture assez inégale ; le travail d'équipe y est aisé et bienfaisant pour quiconque.

Pendant l'année, les colloques de grec et de philosophie ont avancé d'un pas régulier. Celui d'anglais, sous l'effet inépuisable et puissant du levain shakespearien, a été débordant d'initiative.

Malgré les efforts de son secrétaire, le colloque d'allemand a, depuis un certain temps, du plomb dans l'aile. Renonçons à de faciles commentaires, et souhaitons plutôt que ce colloque reprenne bientôt vie.

Avant de passer aux conférences qui sont comprises dans une structure dont nous tiendrons à préciser ici les grandes lignes, signalons quelques aspects d'une activité que nous disions « moins nettement délimitée, mais tout aussi intéressante ».

Il a paru souhaitable à votre Comité que les Etudes de Lettres participent au *Don Suisse*, et nous venons d'envoyer fr. 200.—, en priant le comité central de la collecte d'adresser cette somme à l'Université hollandaise de Groningue. Nous avons choisi la Hollande par sympathie pour un petit pays pris, contre sa volonté, comme nous aurions pu l'être, dans le jeu sinistre et cynique

des grands ; et Groningue a toujours eu, paraît-il, d'excellents rapports avec l'Université de Lausanne.

En faveur de nos membres, relevons les facilités qui leur ont été accordées pour souscrire au *Journal de Gibbon*, édité par M. le professeur G. Bonnard.

En matière de publication, notons que la *Collection des Etudes de Lettres*, confiée à la Librairie Universitaire, Rouge & Cie, s'est enrichie en septembre 1944 de l'*Urbain Olivier* de M. F. Olivier, professeur honoraire, et qu'un autre volume est en vue.

Puis viennent deux expériences destinées à intensifier nos rapports avec les jeunes — élèves et étudiants — d'une part, et la Faculté des lettres, de l'autre.

Le récital Shakespeare, donné par le capitaine Julian Hall, rappelle des initiatives que les Etudes de Lettres eurent déjà, mais il y a longtemps, et elles furent peu nombreuses. La manifestation à laquelle nous venons de faire allusion fut en tout point parfaite et nous encourage beaucoup à ne pas négliger une telle activité. Toutefois, il faut l'occasion, c'est-à-dire la rencontre avec la personne qualifiée. Celle que nous avions découverte vers la fin de l'année était exceptionnelle : un très grand talent, un artiste, intégralement au service d'une œuvre géniale, c'est rare, très rare.

Quant à nos rapports avec la Faculté de Lettres, vous n'ignorez pas qu'ils sont des meilleurs ; la preuve, cette aimable invitation qui nous fut adressée pour assister à la leçon inaugurale du semestre d'hiver. Nous l'avons acceptée avec grand plaisir, et nous étions nombreux pour entendre M. le professeur Miéville parler de *L'Intention philosophique de Nietzsche*.

Cette invitation allait dans un sens où nous cherchions alors à nous engager, en vue de donner, particulièrement aux maîtres secondaires, la possibilité de prendre contact avec certaines disciplines de l'enseignement universitaire. Depuis que nous avons quitté la Faculté, des tendances nouvelles s'y sont développées, des méthodes nouvelles y sont appliquées, dont beaucoup d'entre nous, s'ils les connaissaient mieux, pourraient tirer profit. D'entente avec le Département de l'instruction publique et MM. les professeurs Bray et Bady, de l'Université de Fribourg, qui l'un et l'autre apportaient leur concours, une « Journée des maîtres de français » avait été organisée et devait avoir lieu en février ; le sujet était *L'explication de texte*. Le fait que trop de maîtres furent alors mobilisés, nous a engagés à remettre cette séance à l'hiver prochain.

Et maintenant les *conférences*.

Dans l'introduction de la première que Gilles nous fit, il y a deux ans, il dit ceci : « La conférence est un genre sublime dont la technique m'échappe totalement. » « Genre sublime », il se peut. Mais ce que je puis vous affirmer, c'est que l'organisation des conférences n'a rien de sublime. Je n'insisterai pas sur les démarches allant du timbre d'affichage à la couleur de l'affiche, du choix de la salle à l'autorisation de police, du communiqué payant à celui qui ne l'est pas, de la carte de convocation à la lettre d'invitation, de la lanterne magique à la question du cachet... nous avons été « nommés » au comité pour

ça aussi. Ce qui est plus difficile, c'est le choix du conférencier, puis le choix du sujet parmi ceux qui nous sont proposés. Enfin ce qui surtout est inquiétant, c'est l'accueil qui va être réservé à la conférence elle-même, quelle inconnue!

Voici comment les choses se sont passées depuis notre dernière assemblée générale.

Les trois conférences dites de mise au point, données par Mlle Claire-Eliane Engel, MM. Mercanton, Blondel et Collart, eurent du succès; succès particulièrement mérité pour celles qui étaient le résultat de travaux très fouillés, très personnels, et qui s'appelaient: *Poésie et critique* et *La découverte du retranchement de César sur le Rhône.*

Vous venez très volontiers, et en nombre, à ces conférences de mise au point. Elles vous sont offertes; le 75 % des frais de voyage est remboursé à ceux qui accourent de loin; tout cela est engageant. Vous soutenez beaucoup moins le second groupe de conférences; nous pouvons même à peine compter sur vous, ce qui ne manque pas d'être angoissant. Il s'agit de manifestations devant atteindre un public cultivé, étendu, et les orateurs que nous proposons sont parfois assez peu connus. Ils sont Suisses le plus souvent; il leur arrive d'être membres des Etudes de Lettres. Nous nous intéressons à eux parce qu'il nous semble qu'ils le méritent. Et nous constatons donc que vous ne nous suivez guère dans cette direction. Est-ce le prix du billet qui vous éloigne ? Nous sommes bien forcés de récupérer de temps en temps un peu d'argent. Est-ce que ce sont les sujets qui n'attirent pas, ou les conférenciers ? Ne voyez pas dans ces remarques des critiques désagréables à votre intention; ce sont des faits sur lesquels votre avis nous serait précieux.

Cet hiver, dans ce groupe de conférences, que nous nommons pour plus de clarté le groupe N° 2, le peintre S.-P. Robert a parlé de la *Poétique de la peinture*, le professeur André Tanner de *Milosz*, et le journaliste Frick du *Carnaval*.

Enfin il y a les conférences pour le grand public.

Elles étaient aisées à organiser autrefois, quand les noms les plus impressionnants pouvaient figurer à l'affiche. Depuis deux ans, grâce à Jean Villard et à M. le professeur Henri Guillemin, nous avons cependant pu maintenir brillamment ce genre de manifestation à grand rayon d'action.

L'hiver dernier, Henri Guillemin nous est revenu avec un cours en cinq leçons sur *Victor Hugo*, où il déploya avec l'élan, la fougue communicative que l'on sait, ses étonnantes et multiples ressources; et Jean Villard est apparu, à deux reprises, devant un Théâtre comble, avec *Gilles et ses chansons*, un spectacle où sa sensibilité frémissante, tout en nuances, tout en finesse, aux prises avec la vie, révéla toujours plus admirable l'artiste.

Ces conférences eurent également un succès financier qui fit croire à beaucoup de personnes — parmi elles plusieurs de nos membres — que notre société roulerait dorénavant sur l'or.

La vérité, vous la trouverez vous-mêmes, si vous prenez la peine d'examiner attentivement les comptes qui figurent à la quatrième page de la convocation

à cette assemblée. Vous verrez que vos versements sont de loin insuffisants pour couvrir nos entreprises ; vous comprendrez que ce que nous prenons d'une main, nous le donnons de l'autre pour soutenir des réalisations auxquelles nous tenons — pour le *Bulletin* surtout. Nous pensons que c'est là une bonne manière d'agir, et espérons que c'est aussi votre opinion.

Le bénéfice de fr. 800.— (qui déjà n'est plus tout à fait intact, les comptes ayant été bouclés avant les deux dernières conférences de mise au point) — ce bénéfice, donc, va nous servir de base pour nos *projets*.

Ils sont vagues encore, ces projets ; l'on peut en dire ce qui suit :

Le *Bulletin*, sur la proposition de la Faculté des lettres, et avec l'appui financier de l'Université, va, entre autres, publier un travail de Mlle Daneva, licenciée ès lettres, sur les *Relations russo-bulgares de 1878 à 1886*. Il s'agit d'un mémoire présenté pour un concours et qui a valu à son auteur le titre de « lauréate de l'Université ».

Deux conférences de mise au point sont à l'étude ; elles auront des sujets très voisins : « Qu'est-ce qu'un incunable ? » et « Qu'est-ce qu'un manuscrit ? »

Des conférences pour le deuxième groupe se précisent ; elles continueront à mettre en évidence des personnalités suisses, car devant l'invasion prévue de conférenciers étrangers, nous tenons à maintenir une place aux hommes capables de chez nous.

En effet, les grandes conférences par des étrangers éminents vont reprendre, et nous nous en réjouissons. On en parle beaucoup. Elles sont de notre part l'objet d'examens attentifs, en collaboration avec d'autres groupements, en particulier avec les « Intérêts de Lausanne » qui, depuis plusieurs années, nous rendent des services dont nous leur sommes reconnaissants. Mais il convient dans ce domaine d'aller encore très prudemment, très patiemment. A plusieurs reprises déjà, on nous a annoncé la venue d'hommes célèbres, et au dernier moment ils n'ont pas pu passer la frontière. Il faut cependant être prêts — et nous nous efforcerons de l'être — à accueillir à tout instant certains de ces porteurs de messages dont nous sommes depuis longtemps privés.

Tels sont quelques-uns de nos projets.

Puissent-ils s'accomplir dans un monde enfin parvenu à dominer ses passions mauvaises, et tout ira bien.

RAPPORTS DES COLLOQUES

Colloque de langues anciennes (grec)

Au cours de la dernière année académique, ce colloque s'est réuni huit fois. Il avait pris pour sujet la poésie de Pindare. Une dizaine d'hellénistes ont participé à ces entretiens.

Le plus distant des poètes grecs a été abordé avec précaution. L'explication de texte a paru le moyen le plus sûr de prendre une première vue de ce

monde chaotique de sentiments et d'images, où le poète dérobe son ordre propre sous le « beau désordre » qui déconcertait nos classiques. Après quelques séances réservées à la simple lecture, des études plus générales ont traité de la composition de l'ode pindarique, de la représentation du dieu de Delphes dans la poésie de Pindare, de la poésie des mythes, des relations de Pindare et du prince. Cependant le travail qui introduisait l'entretien se fondait chaque fois sur l'examen de quelques odes, que les participants lisaient à l'avance.

Une étude plus technique a présenté les problèmes de métrique posés par la deuxième olympique.

Faut-il dire que ce commerce avec Pindare nous a finalement permis d'accéder à cette poésie visionnaire, où le flux ininterrompu des images s'efforce de traduire dans le langage sensible les vérités de la foi ? Pour y réussir, il eût fallu que fût cerné de plus près, par une étude du style, le tempérament poétique de Pindare dans son originalité propre. Le temps nous a manqué, et les forces à des gens dont les obligations professionnelles sont lourdes. (Pourquoi nos maîtres secondaires sont-ils si chargés ? Je parle des meilleurs, des plus fidèles à leur tâche.)

Cependant Pindare n'est plus pour nous un étranger. L'objet de tels colloques n'est pas loin d'être atteint s'ils établissent entre ceux qui y participent et quelque « génie inconnu » des liens encore ténus sans doute, mais qui pourront désormais se fortifier. A. B.

P. S. — Le colloque de grec de l'année prochaine aura pour sujet l'étude des *Cavaliers* d'Aristophane. Principales éditions : Coulon et van Daele (Belles Lettres), Hall (Oxford), van Leeuwen (Leyde).

Colloque d'anglais

Pendant le semestre d'hiver, le colloque d'anglais a tenu cinq séances, toutes consacrées à l'étude de *Hamlet*.

M. Gaston Paillard introduisit le sujet en parlant du caractère de Hamlet à la lumière des commentateurs les plus éminents des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. En dépit de toute la délicatesse de ses sentiments, de la pureté de ses intentions et de la noblesse de son caractère, Hamlet, selon Gœthe, serait néanmoins un faible, un être inférieur à la lourde tâche qui lui échoit en partage. Coleridge et A. W. Schlegel voient en Hamlet non pas encore un malade, mais déjà une manière de déséquilibré : la tendance à la réflexion et à la rêverie a pris chez lui de telles proportions que sa volonté en est comme paralysée et qu'il est désormais incapable d'agir résolument. A ces interprétations subjectives s'oppose la thèse plus objective de Werder : les difficultés qui empêchent Hamlet de passer aux actes seraient extérieures beaucoup plus qu'intérieures, car il lui importe d'acquérir tout d'abord la certitude de la culpabilité de son oncle, puis, et surtout — de peur de passer pour un vulgaire assassin — d'en convaincre une cour qui n'a pas entendu les révélations du spectre. Mais l'aboutissement de la critique aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles est la lumineuse étude

d'A. C. Bradley, dont M. Paillard a très bien dégagé l'apport nouveau. Esprit spéculatif, certes, mais surtout nature hypersensible que la découverte de la faute d'une mère vénérée jette dans le désarroi, idéaliste dont l'idéal moral s'effondre sous le coup d'un véritable choc psychique et qui en perd la foi dans le sens de la vie, personnage dont la résistance nerveuse est affaiblie et qui se laisse envahir par une mélancolie morbide, tel est le Hamlet de Bradley. Et c'est par cette mélancolie qu'il convient d'expliquer son irritabilité parfois brutale comme ses tergiversations et son inaptitude à l'action.

Dans un exposé d'une belle clarté, Mlle Ida Rumpf a présenté les judicieux commentaires de J. M. Robertson, E. E. Stoll et L. L. Schücking, tous fondés sur une profonde connaissance de l'époque et du théâtre élisabéthains. Si l'on en croit Robertson, le texte ne saurait suffire à qui veut élucider tous les mystères de la pièce ; il faut encore tenir le plus grand compte des circonstances de sa composition. On verra alors que les obscurités qui subsistent après quelque trois siècles de critique, sont dues au fait que le *Hamlet* de Shakespeare est l'adaptation d'une tragédie plus ancienne, dont on ne pouvait changer la trame sans courir le risque de déplaire au public. Comme les invraisemblances mêmes n'en étaient pas le moindre élément de succès, Shakespeare, malgré tout son génie, ne parvint pas à en donner une explication psychologique parfaitement cohérente. Stoll rappelle non sans quelques bonnes raisons que Shakespeare n'a pas écrit *Hamlet* pour les philosophes allemands, les poètes romantiques, les professeurs ou les psychologues, mais pour le public élisabéthain. C'est en fonction de ce public qu'il convient d'expliquer la pièce. Or, ce public ne demandait pas tant de grands caractères que des situations hautement dramatiques, sensationnelles. De plus, comme dans tous les drames de la vengeance, celle-ci devait nécessairement n'être satisfaite qu'à la fin du drame. Entre temps, il fallait bien tenir les spectateurs en haleine par toutes sortes de ficelles, de manœuvres et d'intrigues. Cela, on ne saurait reprocher à Shakespeare de n'y être point parvenu. La méthode de Schücking ne diffère guère de celle de Robertson et de Stoll : il tente d'expliquer le caractère de Hamlet en fonction de la psychologie en faveur au temps de Shakespeare. Schücking considère Hamlet comme le type même du mélancolique, tel qu'il est décrit dans les traités anthropologiques du temps et tel aussi qu'on le trouve incarné par d'autres personnages du théâtre élisabéthain. En replaçant *Hamlet* dans le temps de sa conception, Robertson, Stoll et Schücking ont fait œuvre solide. Mais on peut se demander s'ils n'ont pas parfois ravalé Shakespeare au niveau de son public.

Mlle Marcelle Paillard a suscité le plus vif intérêt avec une captivante démonstration de J. Dover Wilson, ce détective de la critique comme l'a nommé Stoll. J. Dover Wilson reproche aux critiques « historiques » de n'avoir pas serré le texte d'assez près. Il estime qu'avant d'expliquer une pièce par les circonstances extérieures, il faudrait au moins se bien assurer que, vue du dedans, elle présente des difficultés vraiment insurmontables. Puis, dans une fort subtile analyse, il se fait fort de prouver que ce n'est pas le cas. Il insiste

sur un dilemme qui semble avoir échappé à ses précurseurs : Hamlet doit venger son père, certes ; mais il doit aussi le faire sans porter la moindre atteinte à la réputation de sa mère, la complice de l'assassin. Pour le reste, on peut dire, en gros, que Dover Wilson concilie, en les corrigeant ou en les étayant de preuves nouvelles, les thèses de Werder (surtout dans son analyse de la première moitié de la pièce) et de Bradley (dans son interprétation du caractère de Hamlet). A l'instar des critiques « historiques », il explique la croyance aux spectres et la mélancolie de Hamlet d'après les superstitions et la psychologie de l'époque élisabéthaine.

M. G. Bonnard voulut bien accepter de venir exposer à son tour ses vues sur *Hamlet*, vues fondées avant tout sur une analyse approfondie de la pièce. Le sujet n'en est pas tant la tragédie d'un individu que celle d'un groupe, celle de la ruine d'une dynastie à la suite du meurtre d'un roi par son frère. Le Mal est entré dans une famille royale avec son cortège de soupçons, de haines, de trahisons et de deuils ; l'ordre ne sera finalement rétabli que lorsque les coupables auront disparu. Pour bien comprendre la pièce, il faut rompre d'abord avec la traditionnelle division en actes, car si l'on s'en réfère au temps et à l'action, il n'y a pas cinq, mais trois principaux groupes de scènes. Dans le premier (acte I), Hamlet a la révélation que l'on sait, mais subit les affres du doute. Il soupçonne son oncle : une folie feinte l'aidera à voir clair dans cette mystérieuse affaire. Dans le second groupe (acte II, sc. 1 — acte IV, sc. 4), nous assistons à une lutte d'abord sourde, puis de plus en plus ouverte, entre Claudius et Hamlet, à une lutte à mort entre deux adversaires de force sensiblement égale. M. Bonnard mit l'accent sur l'envergure du roi, méconnu de la grande majorité des critiques ; il insista aussi sur la réelle force de Hamlet qui, tout bouleversé qu'il soit, n'est nullement le pitoyable héros dépassé par les événements que Gœthe s'est plu à dépeindre. Tour à tour les deux adversaires prennent l'offensive et, à la fin de ce deuxième groupe de scènes, Claudius semble avoir remporté la victoire. Dans le dernier groupe enfin (de la cinquième scène de l'acte IV jusqu'à la fin), nous assistons au brusque retour de Hamlet, au dénouement fatal aux protagonistes et au rétablissement de l'ordre à la cour danoise. Hamlet a donc été, à son insu, l'instrument des forces du Bien.

M. Marcel Monnier a expliqué deux passages de *Hamlet:* acte II, sc. 2, v. 521-581 (Now I am alone... the conscience of the king) et acte III, sc. 3, v. 73-98 (Now might I do it pat... never to heaven go). Il l'a fait avec toute la finesse psychologique et toute la rigueur dialectique qu'on lui connaît. Après avoir relevé l'étroite relation du premier passage avec la tirade du Premier Acteur dans la même scène, il mit en évidence la froide logique du second monologue et conclut que Hamlet ne fait là que chercher et trouver une bonne raison pour ne pas tuer le roi qui est à sa merci.

On a pu regretter qu'il soit impossible d'arriver à une conclusion définitive au sujet de Hamlet. Mais pourquoi vouloir conclure à tout prix ? Ce que le caractère perd en unité esthétique, il le gagne en complexité et, partant, en

vérité psychologique. Gide ne confesse-t-il pas dans son *Journal:* « De moi à moi, quelle distance! Voilà pourquoi je n'ose rien projeter ni promettre... » De toute façon notre étude n'aura pas été vaine, car les interprétations que nous avons passées en revue au cours de l'hiver, si opposées fussent-elles, ne sont pas nécessairement contradictoires : chacune met en relief un aspect particulier du caractère du héros. Seule serait stérile, l'adoption d'une formule exclusive.

Si nous n'avons eu qu'une séance au cours du semestre d'été, cela tient à la grande difficulté du sujet choisi : *Finnigans Wake* de James Joyce. M. Adrien Bonjour se chargea de la périlleuse mission d'en expliquer les deux premiers paragraphes. Il s'en tira avec autant de perspicacité que d'humour. Sa profonde connaissance de la langue et de la littérature anglaises lui permit de saisir de nombreuses allusions et de faire d'ingénieux rapprochements.

P. Cherix.

Colloque de philosophie

Le colloque de philosophie a dû, cette année, laisser tomber plusieurs de ses séances pour éviter qu'elles ne coïncidassent avec d'autres conférences qui attiraient la plupart de nos membres.

Mais la rareté des rencontres n'a pas diminué la vitalité du colloque où des travaux de première valeur ont été présentés.

M. Marcel Reymond nous donna une étude très poussée des *Idées religieuses de J.-J. Gourd*. Ce philosophe, qui se rattache à Renouvier, voit dans le phénomène une dualité irréductible : à côté de ce qui est scientifiquement connaissable, il y a les éléments qui échappent (à côté de la loi, la création ; à côté de la justice, le sacrifice) ; ce sont ces discontinuités qui se rapportent à la vision religieuse des choses.

Le R. P. Braun, professeur à l'Université de Fribourg, nous apporta ses savantes recherches sur *Jean-Baptiste dans le quatrième Evangile*. Le résultat de ce travail aboutit, malgré les problèmes que posent certains textes, à une vue claire de la foi messianique du Précurseur.

M. Gérard Horst nous parla de *Kafka et du problème de la Transcendance*. Kafka, Juif de Moravie, qui vécut surtout à Berlin, a laissé des récits symboliques d'un style parfait, enfermant une philosophie fortement influencée de Kirkegaard. C'est dire que la Transcendance est par définition hors d'atteinte et que le problème qu'elle pose reste sans solution.

Nos séances reprendront en octobre par une conférence de M. Eddy Vorou sur la *Philosophie de Nietzsche*.

R. Virieux.

NOUVELLES ACQUISITIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE

N. B. — Cette liste fait suite à la liste publiée en 1944 dans *Etudes de Lettres*, pp. 164-165.

Les ouvrages marqués * ont été reçus en don de leurs auteurs ; ceux marqués ** l'ont été comme exemplaires de presse.

**448 GEX, Maurice, Initiation à la philosophie 1 v. Lausanne 1944.

**449 RIVIER, André, Essai sur le tragique d'Euripide 1 v. Lausanne 1944.

*450 MARTIN, Vio, Venoge, Poèmes et prose 1 v. Genève (1943).

**451 Prix Rambert 1944 1 br. Lausanne (1944).

**452 MEYLAN, Pierre, Les écrivains et la musique 1 v. Lausanne 1944.

453 VINET, A., Mémoire en faveur de la liberté des cultes 1 v. Lausanne 1944.

*454 ANSERMOZ-DUBOIS, Félix, L'interprétation française de la littérature américaine d'entre-deux-guerres (1919-1939) 1 v. Lausanne 1944.

*455 RECORDON, Edouard, Etudes historiques sur le passé de Vevey 1 v. Vevey 1944.

**456 MICHELET, J., Le Peuple, publié par R. Bray 1 v. Lausanne 1945.

457 BILLE, S. Corinne, Théoda, roman 1 v. Porrentruy s. d. (1944).

**458 BURI, Fritz, Prometheus und Christus 1 v. Bern 1945.

* 459 MALLARMÉ, Stéphane, Poésies — Gloses de Pierre Beausire 1 v. Lausanne (1945).

**460 LIBEREK, Stanislas, Fraternité d'armes polono-suisse au cours des siècles 1 v. Rapperswil s. d.

453, 5 et 5 bis OLIVIER, F., La carrière d'Urbain Olivier 2 ex. Lausanne 1944.